

protestation quelconque en faveur de la foi, de la vérité, et de la justice, une âme montât tout droit de la place Louis XV ou de la place du Trône vers le ciel ? Est-ce que nous n'avons pas à Piepus un véritable ossuaire de martyrs ? Est-ce que nos pères n'ont pas, comme les chrétiens au jour des persécutions, reçu au péril de leur vie Jésus-Christ sous leur toit ? Est-ce qu'ils n'ont pas, comme les premiers fidèles, vu célébrer les saints mystères dans les catacombes de leur demeure, et pendant ce temps monté la garde à la porte pour voir si quelque messenger de mort n'arrivait point ? Nous ne sommes donc pas si déshérités, et l'Église du dix-neuvième siècle aura sa place devant Dieu. Nous ne sommes pas seulement les petits-fils des croisés, nous sommes les fils des martyrs.

C'est ainsi, pour revenir à notre sujet, que l'Église triomphait dans sa double épreuve et répondait à l'hérésie par l'affermissement de sa doctrine, à la persécution par les victoires de ses martyrs. Son progrès n'était donc pas arrêté, et, sous le régime hostile de Marc Aurèle comme sous le régime plus tolérant d'Antonin, elle grandissait.

En était-il de même de l'empire dont nous avons vu au temps d'Antonin le progrès (à certains égards du moins) coïncider avec le progrès de l'Église ?

CHAPITRE IX

DERNIERS TEMPS DE MARC AURÈLE

(178-180)

Hélas ! l'empire devenait ce que devenait Marc Aurèle. Marc Aurèle s'affaiblissait. De tout temps, par un contraste rare dans le cœur de l'homme, rare surtout dans le paganisme, Marc Aurèle avait eu de la force contre lui-même, de la faiblesse vis-à-vis d'autrui. Le prince qui, à quarante ans, après une existence toute pacifique et toute studieuse, embrassa par devoir la vie militaire, et malgré les prières de ses amis et les réclamations du peuple, la continua jusqu'à sa vieillesse et jusqu'à sa mort ; ce même prince faiblissait devant ses conseillers, devant ses proconsuls, devant ses philosophes, devant sa femme, devant son fils, devant son peuple et même devant ses dieux. Il y avait chez lui un mélange de modestie et d'amour propre, de défiance de lui-même et de besoin de l'opinion d'autrui, désirable peut-être au sein d'une société moins corrompue, fâcheux chez un empereur qui était après tout le plus honnête païen

de son empire. Il consultait beaucoup, demandait beaucoup ce qu'on pensait de lui, tenait beaucoup à se corriger et à se justifier. Le très-succinct abrégiateur de son histoire nous cite trois ou quatre exemples de ces apologies devant le peuple. Il abaissait sa pensée devant celle d'autrui : Mieux vaut, disait-il, que je suive l'avis de tels amis et de tant d'amis, que si je les forçais à suivre le mien !

Malheureusement il se trompait. Beaucoup de ces amis ne valaient pas grand chose. C'étaient souvent de ces affranchis du palais que les précédents empereurs, Antonin surtout, avait sagement abaissés et qui se relevaient sous Marc Aurèle. Un Géminas, un Anaclytus, affranchis l'un de Marc Aurèle, l'autre de Verus, faisaient parler de leur influence, fâcheux symptôme ! C'étaient des proconsuls qui se costumaient en hommes vertueux pour cacher leur dépravation, et qui, même démasqués, à force de supplications et de larmes, obtenaient un demi pardon. Marc Aurèle n'aimait pas à punir ; quand il condamnait, il ne prononçait jamais qu'une peine inférieure à celle que portait la loi. Il confondait trop la générosité qui remet les injures personnelles avec la faiblesse qui tolère les atteintes au bien public. J'ai dit son indulgence envers Hérode Atticus. — Un homme à qui l'on reprochait d'avoir fait le métier de gladiateur, brigue la préture ; Marc Aurèle l'engage à s'expliquer sur les torts dont le public l'accuse : « Je vois, » répondit-il, au rang des préteurs, bien des gens qui « ont combattu sur l'arène avec moi. » Et Marc Aurèle laisse dire. — Un autre, admis à la préture, en remplit indignement les fonctions : Marc Aurèle ne lui ôte point sa charge et se contente de remettre la juridiction à son collègue.

Mais une des grandes faiblesses de Marc Aurèle fut envers les philosophes. Marc Aurèle avait rêvé et surtout son siècle avait rêvé sous lui la réalisation de l'idéal de royauté qu'avait conçu les philosophes grecs, assez royalistes pour la plupart. Trajan n'avait été qu'un soldat, Hadrien un artiste aux fantaisies souvent dépravées, Antonin un bon fermier toscan ; Marc Aurèle était le disciple de tous les sages, le chef-d'œuvre de l'éducation philosophique. Marc Aurèle, qui, dit son historien, philosofa toute sa vie, semblait fait pour accomplir cette parole de Platon, tant de fois citée à son sujet par les anciens et par les modernes : « Les peuples seront heureux quand les philosophes seront rois ou quand les rois seront philosophes. »

Et Marc Aurèle n'était pas philosophe pour lui seul. Il sentait qu'une grande éducation morale était nécessaire à son empire. Or, les éléments de cette éducation, sa religion ne les lui fournissait pas. Les religions de l'antiquité n'avaient rien de commun avec l'éducation des peuples ; elles s'imposaient comme loi, elles se faisaient aimer comme habitude, elles dominaient les âmes comme sujet d'épouvante ; mais il n'y avait en elles ni une doctrine qui captivât les intelligences ni une affection qui entraînaît les cœurs. Marc Aurèle, quoiqu'il leur fut plus dévot que d'autres, n'attendait d'elles pas plus qu'un autre le salut et la vie de son empire.

Ce qu'il ne pouvait attendre de la religion, Marc Aurèle l'attendit de la philosophie. Dévot païen par faiblesse, philosophe par raison, il eût voulu que le genre humain se formât à cette grande école des philosophes qui n'avait eu d'action jusque-là que dans un cercle restreint, aristocratique de condition et d'intelligence. Il sentait cependant

et il avouait l'impossibilité de faire une nation de philosophes ; mais il eut voulu que dans la mesure du possible, le monde puisât à cette source de vie morale que Socrate, Platon, Zénon, avaient ouverte pour un petit nombre de disciples, presque d'initiés. Il se fût fait volontiers le précepteur de son empire ; vieux et empereur, il professait et il écoutait ; il allait encore sur les bancs de l'école et au besoin il montait en chaire. Ses prédécesseurs n'avaient guère salarié jusque-là que des rhéteurs, il fut un des premiers à salarier des philosophes. Quand il vint à Athènes, il y établit des chaires de toutes les sciences, mais surtout de philosophie, avec un salaire de dix mille ou douze mille drachmes ; Athènes fut la capitale savante et philosophique de son empire. Les philosophes régnèrent dans Athènes, y exercèrent une espèce de censure, y établirent des lois somptuaires, voulurent en faire le modèle d'une cité philosophique. Et ce qui se passait à Athènes, à un moindre degré se passait dans tout l'empire : les philosophes, encouragés, payés, placés, protégés par le prince, exercèrent une prépondérance morale parfois un peu dure. Certes, sous ce gouvernement d'un prince philosophe, avec un enseignement philosophique soutenu par lui et un modèle de cité philosophique officiellement constitué, la philosophie avait beau jeu pour régénérer le monde.

Cependant le monde ne se régénérât pas. On peut le comprendre. Donner au monde de la philosophie, c'est fort bien ; mais encore faudrait-il savoir quelle philosophie. Quelle était la philosophie personnelle du prince ? Lui-même ne le savait pas ; quelle pouvait donc être la philosophie officielle de l'empire ? La Grèce philosophait depuis mille ans sans avoir pu se décider ; était-il possible de décider le

monde en vingt-quatre heures ? Il est vrai, le cynisme était populaire ; il avait une certaine austérité, il buvait de l'eau, il couchait sur la dure, il s'étrillait le corps avec une étrille en fer ; il se faisait lier, battre, enchaîner ; il élevait les jeunes gens par la mortification, si bien que plusieurs moururent à la peine : c'était bien ; mais le cynisme était un métier de mendiant ; et ces sages demi-nus tendaient impudemment la main. Le péripatécisme était plus digne, plus grave, plus réservé, plus scientifique, mais bien peu concluant en fait de morale. Le stoïcisme avait eu une grandeur morale incontestable, mais dans sa doctrine une faiblesse radicale et de singulières contradictions. L'épicurisme était plus répandu, mais bien immoral et bien irrégulier. Le platonisme était religieux ; mais sa religion tombait dans la superstition, la théurgie, la magie, les rêveries des sciences occultes. Marc Aurèle ne pût faire autre chose que de reproduire dans l'enseignement officiel la dissonance qui existait dans la pensée des docteurs et jusque dans sa propre pensée. Il fonda, non-seulement des chaires de philosophie, mais des chaires de toute philosophie. Il nomma et paya des professeurs stoïciens, platoniciens, épicuriens, péripatéticiens, se combattant, se disputant, se démentant, se déchirant, se discréditant les uns les autres, au nom du prince et aux frais de l'État : quel pouvait être le fruit d'un pareil enseignement ?

Cet enseignement payé avait un autre danger ; c'était une prime à l'intrigue pour peu qu'elle prit le manteau du philosophe. Si Marc Aurèle avait voulu multiplier les philosophes, il pouvait se délecter de son succès ; les philosophes pullulaient sous ses pas. Comme le stoïcisme semblait plus en faveur, on se faisait surtout stoïcien ; il

ne s'agissait que d'avoir un manteau à la Grecque, une longue barbe, une longue chevelure, un air composé et une démarche grave. Mais comme l'opinion avait aussi ses préférences et ses caprices, on ne laissait pas que de se faire épicurien, platonicien, etc. On allait cherchant fortune, qui dans une école avec des princes, qui dans le palais et à la table d'un grand personnage, qui dans la rue et en quête de l'obole du peuple. Le monde avait bonne volonté de s'instruire, mais il avait de tristes professeurs. Marc Aurèle, avec cette crédulité bénigne qui, en politique, caractérise M. de la Fayette, Marc Aurèle accueillait tous ces grands hommes¹. Il faut les voir peints par Lucien. Le satirique, sans nul doute, exagère; mais, sous l'effet de la double indulgence de Marc Aurèle et du public, il est impossible que toute vérité ait manqué à sa peinture. Il nous représente le cynique, soi-disant pauvre, austère, et dont la besace ne doit contenir que des écrits philosophiques et quelques légumes; mais en cherchant bien, on trouve au fond des osselets, un miroir, des parfums, un couteau à sacrifier, ce qui prouve que le philosophe est en secret joueur, petit maître, superstitieux². Lucien nous peint surtout

¹ « Beaucoup de gens se faisaient philosophes parce que Marc Aurèle les enrichissait. » Xiphilin, LXXI, 35. Beaucoup de philosophes recevaient de l'empereur 600 aurei (15,000 fr.) par an. Tatian., *ad Græcos*, 15. D'autres disent 10,000 drachmes (Lucian., *Eunuch.*, p. 557, B). Grand nombre des stoïciens surtout. Lucian., *Vitar. auctio*, p. 198. Ailleurs Lucien fait promettre deux mines et un gâteau de sésame à quiconque aura une longue barbe et sera philosophe; aussitôt philosophes d'accourir avec barbe, besace, flatteries et syllogismes. *Piscator*, p. 216. Les sectes salariées officiellement étaient les stoïciens, épicuriens, platoniciens et péripatéticiens. Id., *Eunuch.*, p. 555. Quand Apollonius arriva au palais avec une suite de disciples: « Voilà, dit Démonax, les Argonautes, ils viennent chercher la toison d'or. » Id., in *Demonacte*.

² *Vitarum auctio*, p. 190, 191; *Piscator*, p. 217.

l'espèce dominante et celle qu'il déteste le plus: le stoïcien, cupide et usurier¹, qui se fait payer cher par ses élèves et exige rudement son salaire²; qui ensuite, lorsque ses élèves ont besoin d'argent, leur en prête, mais à gros intérêts, et les prend au collet pour se faire payer, après une leçon sur le mépris des richesses³. Il nous peint des philosophes débauchés qu'on invite à un festin et qui font de ce festin une orgie; qui obligent les femmes à se retirer (quoique les femmes alors fussent assez accoutumées à rencontrer peu de respect); qui, se querellant à table, de péripatéticien à cynique et de cynique à stoïcien, épuisent les arguments de l'école, et bientôt passent aux arguments de l'ivresse, discutent à coups de poings, de dents, de bâton et de bouteille, sont rapportés chez eux ivres et meurtris, et le lendemain annoncent par une affiche, à la porte de leur auditoire, que le philosophe malade remet à un autre jour sa leçon sur la tempérance⁴. Il nous montre encore le philosophe parasite, se louant à un homme riche ou à une femme à la mode pour un salaire de deux cents drachmes qu'on ne lui paye pas toujours⁵, se pliant à tous les services et endurant tous les affronts⁶, éveillé par la sonnette du maître, portant sur ses genoux la chienne favorite de la maîtresse, assis à leur table pour y avoir le

¹ *Vitarum auctio*, p. 195, 198.

² Saint Justin se plaint aussi de l'avidité de son maître stoïcien. *Tryphon.* 2.

³ *Hermotimus*, p. 281, 285.

⁴ *Convivium sive Lapithæ*. Voy. aussi *Hermotimus sive de sectis*, p. 281, 282.

⁵ *De mercede conductis*, p. 238.

⁶ La peinture de ces parasites est plus défavorable encore dans Aristide: « Ils flattent non-seulement les riches, mais les cuisinières et les boulangers des riches, etc. »

morceau que l'on dédaigne et le vin dont on ne veut pas, donnant des leçons de philosophie à une femme pendant qu'on la coiffe, et la prêchant sur la chasteté pendant qu'elle lit un billet de son amant; puis, de désespoir de voir la philosophie lui rapporter si peu, se faisant devin, magicien, sorcier, entremetteur de débauches, toujours avec sa longue barbe, son manteau et sa dignité de professeur de sagesse. Mais ce que Lucien ne nous montre pas, et ce qu'il n'osait peut-être pas nous montrer, c'est le philosophe, homme politique, armé du nom et de la faveur de César, régentant, dominant, opprimant, hurlant contre les chrétiens parce que les chrétiens lui font honte de ses vices. C'est le cynique Crescens, homme de mœurs infâmes et qui a envoyé saint Justin au martyre; ce sont d'autres qui se sont faits, au nom du moins tyrannique des empereurs, de petits tyrans dans les provinces. Marc Aurèle eut plus d'une fois à se disculper de leurs méfaits¹. Chaque école avait ses vices dominants : les épicuriens étaient débauchés; les péripatéticiens, avides d'argent et disputeurs; les cyniques, effrontés; les platoniciens, arrogants et glorieux; les stoïciens, plus graves et plus mesurés, ne faisaient souvent que mieux cacher leurs vices². C'était la secte la mieux gagée et la meilleure nourricière des hypocrites³.

En un mot, il manquait à Marc Aurèle ce qu'avait eu

¹ Marc Aurèle souffrait même de l'insolence des philosophes. « Pérégrin va à Rome, et là sa langue ne ménage personne, pas même le prince, qu'il savait plein de mansuétude et de douceur. Le roi s'inquiétait peu de ses injures et n'eût pas voulu pour des paroles faire périr un philosophe. » Lucien., in *Peregrino*, p. 998.

² Capitolin.

³ *Hermotimus*, 275, 284.

Antonin, le discernement des hommes et en particulier le discernement des philosophes. Antonin n'avait certes pas persécuté les philosophes, mais il ne s'était pas non plus laissé duper par eux. Il avait su être clément; il n'avait pas à chaque instant caressé sa réputation de clémence. Simple, modeste, pacifique, miséricordieux, indulgent avec mesure, il avait cependant tenu d'une main ferme les rênes de l'empire; et tout, sous lui, avait été en progrès. Sous son successeur plus instruit, plus philosophe, peut-être même plus réfléchi, l'empire fut conduit mollement; et tout commença à décliner.

Le premier symptôme de décadence est l'affaiblissement de cette vie locale qui, à vrai dire, était la vie de l'empire; qui, je l'ai fait voir, consolait les cités de la perte de leur liberté, entretenait leur activité, maintenait leur richesse, les mettait à même de donner au prince de l'or et des soldats; qui faisait d'elles, non les esclaves de Rome, mais les membres libres et satisfaits de cette grande association de peuples qu'on appelait l'empire romain. Cette liberté, Marc Aurèle par lui-même n'eût pas demandé mieux que de la respecter et nous avons vu dans l'existence d'Hérode Atticus ce qu'elle pouvait être à son époque. Mais, comme on le sait et comme il arrive toujours, les délégués de l'empereur étaient, plus que l'empereur et malgré l'empereur, les ennemis nés de cette liberté: c'était à l'empereur à la défendre contre eux. Elle avait souffert sous les mauvais princes: elle s'était relevée avec Trajan, et nous avons vu ce prince, qui n'était pourtant pas le moins absolu des Césars, maintenir contre Pline, qui n'était pas le plus envahissant des proconsuls, l'ordre légal et la liberté des cités. Or, Marc Aurèle qui était si peu